

Maurizio
Gribaudo

Échelle, pertinence, configuration*

Laboratoire d'Histoire
Sociale et
Démographique, EHESS

DANS LES IMAGES ÉVOQUÉES par l'opposition « micro/macro » et auxquelles on fait appel dans les débats pour mettre en regard les deux démarches, ou pour défendre l'une plutôt que l'autre, on peut presque toujours déceler la connotation d'une irréductibilité d'échelle. L'approche micro-analytique est supposée renvoyer inévitablement à des espaces et à des mécanismes sociaux qui se situent à l'échelle de la réalité même, comme dans la célèbre fiction de Borges. Le « macro » est perçu, en revanche, comme le niveau de la globalité, de la généralité -au moins le 1 : 250 000 des cartographies régionales, voire le 1 : 500 000 de la carte nationale ou même le 1 : 2 000 000 de la carte du continent. Dans ce cadre, le débat se développe sur deux fronts. Il porte d'une part sur les capacités de généralisation ou de spécification propres à l'une ou à l'autre approche; d'autre part, sur la nature différente des phénomènes sociaux que chaque niveau d'échelle est supposé apte à faire ressortir. Bernard Lepetit, dans ce même volume, se situe à l'intérieur de ce débat en développant les implications liées à cette opposition de base.

Dans les pages qui suivent, je voudrais essayer de montrer que l'opposition d'échelle nous lance sur une fausse piste. Je crois, en effet que, s'il existe une opposition pertinente entre « micro » et « macro » dans la pratique de la recherche historique et, plus généralement, des sciences sociales, celle-ci doit essentiellement s'appréhender selon des modalités différentes de la formalisation causale des phénomènes sociaux et des évolutions historiques. On obtient, d'un côté, une image de l'histoire et du devenir social qui est celle d'un système ouvert, en perpétuelle transformation et déterminé par des dynamiques et des mécanismes micro-sociaux de type interactionnel; de l'autre, une image plus évolutive, dans laquelle les processus historiques sont vus comme déterminés avant tout par des facteurs macro-sociaux et extra-individuels.

De ce point de vue, les deux approches n'impliquent pas nécessairement des objets et des niveaux d'analyse différents, tels que la communauté ou la nation, l'individu ou les institutions et les groupes, etc. Elles se fondent plutôt sur des justifications empiriques et rhétoriques différentes. Je commencerai par rendre compte, au moins brièvement, de ces aspects. L'analyse fait avant tout apparaître comment, dans cette optique, le problème du choix d'une échelle perd de sa centralité. Il n'est, en fait, crucial que dans le cadre d'une approche macro-analytique. Une telle approche, fondée sur un modèle implicite de hiérarchies causales, se doit en effet de reconstruire les logiques qui relient les acteurs individuels aux différents phénomènes macro-structuraux qui ont été préalablement individualisés. L'approche micro-analytique, en revanche, intègre le concept de causalité dans les mécanismes interactifs, évacuant ainsi le problème de l'échelle.

Au-delà des oppositions d'échelles ressort donc, plutôt, le problème des différentes rhétoriques démonstratives propres à deux approches qui restent fondamentalement

* "Échelle, pertinence, configuration", Maurizio Gribaudo in *Jeux d'échelles. La microanalyse à l'expérience*, Jacques Revel (dir.), coll. *Hautes Études*, Gallimard - Le Seuil, 1996, pages 113-139. Article reproduit avec l'aimable autorisation des Éditions Gallimard-Le Seuil.

irréductibles l'une à l'autre. L'approche macro-sociologique est déductive, et elle spécifie ses preuves à partir d'un modèle global. De ce point de vue, la construction causale est principalement fournie par les catégories exprimées par le modèle. Les données empiriques introduites dans celui-ci ont une fonction qui est essentiellement d'illustration, à travers une série d'opérations rhétoriques et/ou statistiques de typologisation. L'approche micro-sociologique, inductive, individualise des mécanismes et les généralise à travers les sources. Ici, la construction causale n'est pas donnée par avance mais elle est reconstituée à travers les sources qui imprègnent l'objet. La rhétorique est de type génératif. Les données empiriques constituent le matériau brut qui doit permettre d'individualiser des mécanismes et des fonctionnements sociaux qui se trouvent au-delà de l'objet et des catégories historiographiques qui l'informent.

À ce niveau, l'approche micro-sociale semblerait donc non seulement plus élégante dans son argumentation rhétorique mais aussi plus fondée logiquement. L'utilisation des données empiriques semble justifiée dans la mesure où elles permettent d'explicitier non pas seulement les catégories et les représentations sociales mais aussi leurs utilisations contextuelles, les différents degrés d'adhésion que celles-ci rencontrent dans le temps. Au contraire, l'approche macro-sociale reste totalement solidaire des représentations qui marquent de leur empreinte les objets soumis à l'analyse. L'utilisation des données empiriques, sur lesquelles cette démarche fait paradoxalement porter l'essentiel de son effort, reste logiquement subordonnée à la structure de modèles construits *a priori*. Ses catégories sont donc rigides et normatives. Elles se placent sur le même plan que les phénomènes étudiés, en se constituant simultanément comme seuls éléments d'observation et d'explication.

Le statut différent donné aux catégories analytiques par les deux approches se retrouvent dans les modèles temporels respectifs qu'elles ont tendance à construire. En ne postulant pas de distance entre catégorie et phénomène, entre forme et contenu, les processus historiques sont conçus par les approches « macro » en termes de lois immanentes au plan de l'évolution formelle. Les raisons de l'histoire résident dans les formes de son devenir. L'arc tracé dans le temps par un phénomène nous livre aussi les clefs de ce qu'il a de spécifique. Quel que soit leur degré de raffinement, les modèles « macro » sont donc substantiellement déterministes et évolutionnistes. Les modèles « micro », en soulignant la rupture existant entre forme et contenu, insistent au contraire sur la dimension de l'incertitude, de la possibilité. La continuité historique est donc uniquement lisible *a posteriori* mais elle ne dévoile pas, en soi, ses lois. Bien au contraire, elle cache ses contingences successives derrière les écrans des modèles projetés.

MODÈLES ET RHÉTORIQUES CAUSALES DANS L'APPROCHE MACRO-ANALYTIQUE

« La bourgeoisie est un groupe social dont les contours ne sont pas définis [...]. Notre objectif était de caractériser [...] l'ensemble des catégories sociales qui appartenaient à la bourgeoisie, petite ou grande, sans exclure aucun milieu, aucun groupe *a priori*¹. » C'est en ces termes qu'Adeline Daumard définit l'objet et le cadre de son travail sur la bourgeoisie parisienne de la première moitié du XIX^e siècle. Le but explicite de la recherche, aujourd'hui un classique de l'histoire sociale, est en effet de déterminer plus finement les contours d'un groupe social qui a existé, nous dit l'auteur des toutes premières pages, dans les discours, dans les pratiques et dans les représentations de l'ensemble du siècle. Voici donc la première, la plus claire justification de l'objet et du cadre d'analyse qui le vise. Les représentations et les pratiques contemporaines pensent dans cet espace catégoriel, elles se réfèrent à lui: il existe donc, mais il reste à le définir scientifiquement. Il est cependant une autre justification qui, tout en demeurant moins explicite, constitue la pièce centrale de la construction rhétorique et causale de l'enquête. Il s'agit du modèle d'évolution historique à travers lequel A. Daumard esquisse les lignes d'évolution du contexte qu'elle étudie.

L'auteur enracine sa propre lecture dans le regard des hommes du XIX^e siècle. En France, et à Paris en particulier, « s'affrontent [au début du XIX^e siècle] sinon deux civilisations, du moins deux tendances, l'une qui se rattache à un passé que la Révolution n'a pas entièrement balayé et que l'Empire et surtout la Restauration ont en partie ressuscité, l'autre qui prépare un avenir que l'Amérique devait réaliser plus complètement que l'Europe, comme Tocqueville l'avait pressenti² ». Le modèle qui sous-tend implicitement toute l'organisation de l'enquête est donc celui d'un processus de modernisation qui verrait le passage d'une société d'Ancien Régime à une société de type « moderne », caractérisée par le phénomène qu'A. Daumard définit, en reprenant les termes d'un contemporain, comme la « constitution de la société civile. [La] révolution [...] a rendu égaux devant la loi des hommes que le christianisme avait rendus égaux devant Dieu³ ».

Je reviendrai sur ce modèle et sur les problèmes logiques posés par une telle conceptualisation de la temporalité historique et de ses dynamiques évolutives. Pour le moment je retiens que celui-ci, tout en étant introduit de manière rhétorique par les références à des débats contemporains, détermine les catégories causales de l'analyse. Adeline Daumard se situe en effet à l'intérieur de ce processus; elle assume implicitement l'idée d'une évolution historique sociale globale, déterminée avant tout par des changements structuraux qui sont, par ordre décroissant d'importance, politico-institutionnels, économiques, sociaux. C'est à l'intérieur de cette construction causale que se justifie réellement l'objet historiographique. Analyser la bourgeoisie, en mesurer l'importance numérique, en décrire les caractéristiques internes implique que l'on spécifie les formes d'un processus donné mais dont il faut éclaircir les étapes et les évolutions internes.

Dès cette première phase, nous constatons donc un changement d'échelle : du processus historique global, qui se concrétise sur un axe temporel séculaire à travers des mutations structurelles majeures, nous passons au niveau plus limité et contingent des groupes sociaux confrontés. Cette opération se répète tout au long du reste de l'enquête, à travers une approche qui reflète, à chaque pas, la logique d'inclusions causales impliquées par le modèle général. L'analyse et la spécification des caractères de la bourgeoisie, qui constituent le cœur de la recherche, sont en effet fondées sur la même logique hiérarchique qui va du structurel au superstructurel. Le plan du travail, présenté en introduction, est particulièrement éclairant à ce propos :

La description des structures bourgeoises, d'abord, vise à délimiter les milieux bourgeois, en utilisant des *références matérielles* : niveau de fortune ou de revenu, profession, genre de vie et niveau de vie. Cette première partie tend avant tout à délimiter les groupes : c'est une *étude de masse*. La seconde partie est orientée sur *les familles*, classées par catégories, *pour préciser* les origines des différents milieux, les relations qui s'établissent entre eux et enfin les bases sur lesquelles s'appuie la formation des individus⁴.

La hiérarchie causale mise en oeuvre dans le modèle se reflète donc clairement dans l'objet lui-même en ordonnant le principe de l'analyse. Si l'évolution globale des *phénomènes politiques* détermine les dynamiques des groupes, les formes matérielles et la masse des *groupes sociaux* délimitent des espaces plus restreints à l'intérieur desquels nous trouvons les *milieux* et les *familles*, lesquels, à leur tour, influent sur *l'horizon individuel*. Dans cette optique, la source qualitative peut servir à illustrer la proposition générale, mais elle ne se constitue pas en tant que preuve; elle ne peut qu'ajouter un « effet de réel » à un portrait qui, dans ses lignes de fond, n'est défini que par les données quantitatives :

Les témoignages de toutes sortes sont indispensables à connaître car seuls ils éclairent les statistiques ou les données quantitatives qui ont pu être rassemblées [...]. En dernière analyse, l'examen des réactions collectives, l'étude de l'âme collective de la bourgeoisie échappent à la mesure. La documentation qualitative reprend là tous ses droits, mais la valeur des témoignages est accrue par le cadre statistique préétabli dans lesquels ils prennent place⁵.

L'analyse fait avant
tout apparaître
comment, dans cette
optique, le problème
du choix d'une échelle
perd de sa centralité

Je ne m'attarderai pas sur cet exemple. Mais il me semble intéressant d'observer que, dans ce cadre, les seuls niveaux de preuve renvoient toujours, en dernière analyse, au modèle général. Et donc aux représentations des processus historiques qui dominent dans la société et dans ses composantes. Du fait de cette structure d'inclusion causale, chaque niveau d'échelle se constitue uniquement, en effet, en tant qu'illustration de dynamiques qui se sont jouées au-delà de sa sphère de pertinence propre. Cela ne signifie pas que ces modèles soient faux (je reviendrai sur ce point particulier dans la dernière partie de ce texte) mais, plus simplement, que le niveau de preuve de la démarche macro-analytique se fonde moins sur ces objets empiriques que sur les modèles de processus qui l'informent.

Ce qui vient d'être affirmé apparaîtra plus clair si l'on analyse, même schématiquement, la rhétorique spécifique de l'argumentation macro-analytique. La base empirique du travail d'Adeline Daumard, le cœur de son argumentation se trouvent dans la première partie où l'historienne tente de caractériser les traits spécifiques de la bourgeoisie parisienne et de bâtir un modèle de stratification interne du groupe. Pour y parvenir, elle se fonde sur un important matériau d'archives, dont l'étude lui a permis de reconstruire les activités professionnelles, les revenus, les fortunes, et les consommations d'individus et de familles. Après avoir circonscrit différentes classes de bourgeoisie à partir des professions et des revenus, l'auteur s'emploie à détailler son modèle en analysant les formes d'habitation. À l'intérieur de chacun des groupes individualisés, il s'agit d'analyser les pratiques et les références symboliques prédominantes, qui permettront d'en spécifier les limites et les propriétés internes. Deux assumptions implicites sous-tendent une telle opération. La première est que les éléments pertinents qui expliquent les liens et les identités sociales sont effectivement internes aux espaces catégoriels définis par le modèle global. La seconde est que chaque groupe secrète un modèle cohérent et largement partagé, qui oriente globalement les comportements de ses membres.

Il s'agit d'assumptions fortes, directement dérivées du modèle théorique sous-jacent. Dans l'optique macro-analytique, la dispersion et la variété extrêmes des données empiriques ne parviennent donc pas à les mettre sérieusement en cause. La différenciation des comportements est au contraire perçue comme une confirmation ultérieure de la nécessité d'opérer une synthèse : « l'éparpillement des chiffres serait tel que toute précision donnerait une fausse sécurité. Il est donc préférable de présenter quelques cas types, choisis dans la mesure où ils paraissent symboliser *la condition la plus courante dans chaque milieu*⁶ ».

Arrêtons-nous brièvement sur cette opération et analysons la construction rhétorique qui lui est associée. Dans la seconde partie du quatrième chapitre, l'auteur s'efforce de mettre en évidence la spécificité des groupes moyens et inférieurs de la bourgeoisie. La catégorie de référence est celle des « boutiquiers ». Cependant, au cours des chapitres précédents, elle nous avait montré comment, s'agissant des revenus, d'autres professions pouvaient relever de ce groupe. L'analyse tiendra donc compte de cette possibilité tout en orientant la recherche du cas exemplaire à l'intérieur du groupe professionnel de référence.

La démarche de l'auteur est d'emblée orientée par une qualification d'ensemble de la catégorie en construction : « *la plupart des boutiquiers étaient très mal logés*⁷ ». Cette qualité est ensuite affinée à travers la

description des caractères modaux observables: « ... *beaucoup* n'avaient que des chambres à l'entresol et vivaient ...⁸ ». Nous ne disposons donc, à ce point, d'aucun niveau de preuve mais les termes « la plupart » et « beaucoup » renvoient à une distribution quantitative qui permet de confirmer l'existence de la catégorie. En revanche, les contenus de la catégorie sont individualisés à travers une analyse fondée sur un double procédé d'observation et de généralisation. Le cas devient donc représentatif de l'ensemble: « un marchand de soieries de la rue Montmartre qui payait plus de... logeait avec sa femme et deux jeunes enfants dans...⁹ », etc. Le cas individuel prouve la pertinence de la catégorie et permet d'ajouter d'autres spécifications tirées de la distribution des comportements; mais il le fait, cette fois, déjà sous la forme d'un groupe abstrait. On cite ainsi les dimensions « *généralement* restreintes des familles des boutiquiers » et le fait que dans la dernière phase du cycle de vie, le boutiquier modal « *généralement* [...] [vivait] seul avec sa femme¹⁰ ». La notion de cycle de vie se trouve injectée de la sorte dans la démonstration par le biais d'une généralisation; il s'agit alors de démontrer la pertinence de cette notion, liée aux attributs déjà démontrés de la catégorie, au moyen d'une accumulation de détails :

La chambre du marchand de soieries de la rue Montmartre était garnie des meubles strictement indispensables, sans même un fauteuil; chez le commerçant retiré, s'il jouissait d'un minimum d'aisance, à l'armoire, au lit et à la commode [...] s'ajoutaient fauteuils, secrétaire et, parfois, un "meuble de chambre à coucher", c'est-à-dire un canapé avec les fauteuils et chaises assortis, ce qui permettait de recevoir des intimes. La plupart des boutiquiers avaient une bonne, rarement plus, même quand ils possédaient une assez grande fortune¹¹.

Nous voici au coeur de la démonstration. En une seule phrase, deux cas individuels et différents sont liés par une connexion de causalité temporelle, sont constitués comme des types, et généralisés comme modaux pour l'ensemble de la catégorie étudiée. La phrase suivante confirme la typologisation produite, à travers une généralisation ultérieure qui opère pour la première fois à partir de l'étiquette de la catégorie: « *la plupart des boutiquiers...* ». La catégorie est donc instituée, dans ses formes comme dans ses contenus. La bourgeoisie moyenne-inférieure correspondra au modèle du boutiquier qui vit dans un confort donné et qui varie d'une certaine manière tout au long du cycle de vie. À l'intérieur de ce type, d'autres physiologies professionnelles et sociales pourront venir se ranger selon les principes de l'analogie et de la différence : « *rare* sont les autres bourgeois qui... », « ... *certain* employés », « *des veuves surtout* », « *sauf exception*, les employés de l'État », etcétera.

À ce niveau aussi, les preuves de l'approche macro-sociale sont donc fondamentalement rhétoriques. Elles se fondent sur des opérations logiques aussi simples qu'efficaces qui permettent de réifier un groupe à travers une série de transformations sémantiques opérées entre la catégorie et les données nominatives. Dans un premier temps, on assume la catégorie et on cherche les exemples qui lui correspondent. À ce niveau, le ou les cas individuels servent à spécifier le contenu de la catégorie. Mais, une fois cette fonction remplie, la valeur du cas individuel (le marchand de la rue Montmartre) est censée qualifier l'ensemble de la catégorie (les boutiquiers). Tous les autres cas obéissent à ce type d'opération. La dispersion et la variété des comportements observés sont exprimées dans les termes de l'ensemble. C'est donc le système catégoriel qui, en dernière analyse, oriente et définit le contenu de l'objet empirique.

La rhétorique, qui fonctionne ici dans une construction narrative et syntactique, est celle-là même que la statistique quantitative a mise en oeuvre dès le XIX^e siècle à travers les opérations d'agrégation des données nominatives en catégories, et de ces catégories en tableaux et tableaux croisés. L'analyse des algorithmes et des formalisations statistiques conduit aux mêmes résultats¹². Que ce soit par les chiffres ou par la construction narrative, les approches quantitatives et macro-analytiques ne sont pas en mesure de fournir des niveaux de preuves empiriques logiquement acceptables. Les preuves avancées dans ces modèles sont donc uniquement rhétoriques et renvoient, en dernière analyse, au modèle assumé comme cadre interprétatif global.

La priorité hiérarchique du modèle interprétatif global sur tous les autres niveaux de l'analyse et de l'objet explique donc la centralité du concept de variation d'échelle à l'intérieur de l'approche macro-analytique. Dans cette structure à emboîtements causaux, chaque plan est conceptualisé et placé à différents niveaux d'échelle. L'élégance et la pertinence d'une démonstration résident en grande partie dans la capacité d'harmoniser – au moyen d'opérations rhétoriques et narratives – ces niveaux et d'insérer chaque espace à l'intérieur d'un autre plus large selon une continuité posée en principe.

MODÈLES ET RHÉTORIQUES CAUSALES DANS L'APPROCHE MICRO-ANALYTIQUE

« J'ai cherché à décrire l'instabilité des préférences individuelles, des ordres institutionnels, des hiérarchies et des valeurs sociales: en résumé, le processus politique qui engendre le changement mais aussi les directions imprévisibles prises par celui-ci, fruit de la rencontre entre des protagonistes actifs¹³. » Cette phrase de Giovanni Levi, presque cachée dans les dernières pages de la succincte mais dense introduction de son livre, définit bien selon moi la spécificité de l'approche micro-analytique. Instabilité des formes, processus génératifs, poids décisif des actions individuelles... : le modèle implicite auquel renvoie cette approche est celui d'un processus historique qui se déploie à travers des dynamiques mettant en jeu des configurations sociales complexes et qui sont non linéaires et, à chaque moment, imprévisibles. Cette notion d'imprévisibilité est celle qui me semble le mieux éclairer le niveau auquel se situe l'analyse micro-sociale : celui d'une causalité qui est, à chaque moment, pensée comme ouverte. Si un procès évolue de manière non prévisible, cela signifie que les facteurs qui ont favorisé la concrétisation d'une issue plutôt qu'une autre sont contextuels; ils sont liés à la spécificité de choix et de dynamiques qui se sont actualisés dans un moment et dans un lieu particuliers.

Souvent perçue comme obsessionnelle, l'attention portée au contexte par l'approche micro-analytique résulte essentiellement de l'abandon du concept de causalité associé aux évolutions macro-structurelles. « J'ai donc tenté d'étudier un fragment minuscule du Piémont du XVII^e siècle », écrit Giovanni Levi, « en utilisant une technique intensive de reconstruction des événements biographiques de *tous les habitants* du village de Santena *qui ont laissé une trace* documentaire¹⁴ ». Ici, comme dans tout travail micro-analytique, la technique est intensive et l'idéal est celui de la reconstitution totale d'un lambeau de tissu social. Mais cette reconstitution est instrumentale. Les individus, les communautés ou les groupes ne sont valorisés que dans la mesure où leur observation peut livrer des clefs d'accès à des mécanismes et à des dynamiques d'ordre général. Ainsi, paradoxalement, si une telle approche réévalue le contexte et l'observation locale, elle leur retire, dans le même temps, le statut privilégié d'objet d'analyse. Les véritables objets sont ici les mécanismes psychologiques et sociaux qui régissent les formes d'interaction entre les individus et l'environnement, leur histoire et leurs représentations :

L'ambiguïté des règles, la nécessité de prendre consciemment des décisions dans des conditions d'incertitude, la quantité limitée d'informations qui permet toutefois d'agir, la tendance psychologique à simplifier les mécanismes de causalité que l'on juge importants pour la détermination des comportements et, enfin, l'utilisation consciente des incohérences entre systèmes de règles et de sanctions¹⁵.

Ce déplacement de l'objet, du plan du contexte à celui des mécanismes qui en génèrent les formes, implique aussi une reformulation globale du concept d'échelle. Si dans le livre de G. Levi, comme dans d'autres travaux fondés sur l'approche micro-analytique, le point de départ est donné par des itinéraires individuels, l'analyse des comportements et des choix révèle des chaînes de dépendances causales qui relient des sphères, des milieux et des dynamiques

traditionnellement conçus comme séparés. La causalité étant déplacée du phénomène à l'individu et aux mécanismes interactifs, les dynamiques reconstituées suivent les références symboliques et les espaces de relations qui ont été pertinents dans les diverses et successives perspectives individuelles. Celles-ci traversent donc les espaces des individus et des familles, des paysans et des notables, des groupes et des institutions, de la communauté et de l'État, en faisant apparaître les assemblages, chaque fois particuliers, qui ont pesé non seulement sur les choix des acteurs singuliers mais aussi sur des évolutions globales.

Si l'on suit ce type d'analyse, la discontinuité phénoménologique entre différents niveaux d'échelle, postulée par l'optique macro-analytique, perd effectivement de sa pertinence. Non que l'approche micro-analytique ne tienne pas compte du poids de l'environnement et des dynamiques de pouvoir sur les comportements et les choix individuels, mais bien parce qu'elle ne conçoit ce pouvoir qu'agissant en présence des et à travers les concrétisations spécifiques du contexte. La signification d'une institution ou des valeurs du marché est donnée dans l'interaction et dans la négociation des acteurs sociaux concrets qui, tour à tour, les incarnent. C'est là un point important sur lequel je reviendrai, mais je crois utile de souligner dès maintenant que la dissolution de la discontinuité des échelles est aussi le produit, en dernière analyse, du modèle implicite de causalité temporelle mis en oeuvre. Dès lors que l'on situe la causalité dans le contexte et au sein des mécanismes interactifs, il devient essentiel rendre compte de la configuration des éléments concrètement en présence et de l'expliquer dans ses formes spécifiques. La trajectoire formelle tracée dans le temps par un phénomène ne nous restitue pas ses lois. Le processus de formation de l'État moderne, pour paraphraser G. Levi, ne se constitue pas comme un phénomène continu qui pèserait de façon linéaire à travers ses composantes. Celui-ci a été, à chaque moment et dans chaque contexte, différent dans ses contenus et dans ses possibilités d'évolution :

Ce n'est pas seulement un problème d'interprétation : les explications, qui trouvent exclusivement dans des causes externes aux petites et fragiles communautés rurales le mécanisme du changement social qui a détruit le système féodal, ne parviennent pas à rendre compte de l'hétérogénéité des résultats de ce processus sauf à recourir à l'hypothèse que le mode d'adaptation des situations locales est différent parce que les points de départ sont différents. Mais cela diffère le problème sans le résoudre ¹⁶.

Le problème est ainsi clairement posé. Pour G. Levi, la continuité des processus historiques se joue dans le présent de chaque contexte. Chaque forme est – par définition – différente en chaque lieu et en chaque instant. Au cœur de l'enquête, se trouve donc la tentative de formaliser un modèle de causalité des évolutions sociales qui soit moins rigide et moins hiérarchisé : c'est à ce niveau, je crois, que l'on saisit une rupture radicale avec les approches de type macro-analytique. Une telle conceptualisation implique fondamentalement, en effet, des choix méthodologiques, des constructions rhétoriques et des niveaux de preuve entièrement opposés à ceux qu'on a dégagés dans le cas de celles-ci.

Et d'abord une construction générative et configurationnelle. Elle est souvent interprétée comme un emprunt fait à l'anthropologie de Fredrik Barth et dicté par l'élégance formelle de sa démonstration¹⁷. Ce choix méthodologique m'apparaît cependant – dans cette optique – plus profondément justifié. Si la causalité se certifie à l'intérieur de chaque contexte particulier, les formes et les comportements sociaux s'engendrent concrètement à partir des dynamiques d'interaction des individus : entre leur mémoire du passé et leurs anticipations du futur possible. Dans l'étude de Giovanni Levi, l'effort plus important a ainsi consisté à déplacer le regard des comportements aux cadres mentaux des individus :

Cette société, comme toutes les autres sociétés, est composée d'individus conscients de la zone d'imprévisibilité à l'intérieur de laquelle doit s'organiser tout comportement; et l'incertitude ne provient pas seulement de la difficulté de prévoir le futur mais aussi de la conscience permanente de disposer d'informations limitées sur les forces à l'oeuvre dans le milieu social où l'on doit agir. Ce n'est pas

une société paralysée par l'insécurité, hostile à tout risque, passive, accrochée à des valeurs immobiles d'autoprotection. *Améliorer la prévisibilité pour augmenter la sécurité* est un puissant moteur d'innovation technique, psychologique et social et les *stratégies relationnelles* [...] font partie des *techniques de contrôle du milieu*.¹⁸

Au cœur de la démonstration micro-analytique, gît effectivement l'individu. Cependant sa centralité, tout comme celle du contexte, est instrumentale. L'individu est important surtout en tant que lieu de cette activité intense et spécifiquement humaine de lecture, d'interprétation et de construction du « réel ». Pour G. Levi, cette activité est en même temps individuelle et sociale. Individuelle parce que marquée par la perception limitée et particulière de chaque acteur social. Sociale parce que développée à travers l'interaction et la négociation avec un environnement qui va du monde des proches à l'image du souverain, en passant par la gamme complète des ressources (symboliques et économiques) et des protagonistes en présence desquels il peut être mis.

Partant, les constructions logiques et démonstratives sont totalement inversées par rapport à celles de l'approche macro-analytique. L'analyse ne doit pas individualiser ici des comportements typiques pour illustrer des normes ou des modèles. Au contraire, elle se propose de découvrir des mécanismes qui permettent de rendre compte de la variation, de la différenciation des comportements. Deux affirmations importantes, impliquées par ce renversement de perspective, caractérisent la démarche micro-analytique.

La première, à laquelle j'ai déjà fait référence et qui est aussi la plus explicite, est celle du caractère essentiel de la diversité des comportements et des formes sociales. La notion d'« exceptionnel normal » – formulée par Edoardo Grendi il y a quelques années et que plusieurs commentateurs ont perçue comme obscure – exprime, selon moi, très clairement cette conception. C'est parce que les comportements sont engendrés à partir d'évaluations et de contraintes différentes pour chaque contexte, qu'ils varient indéfiniment, dans leur forme comme dans leur contenu. La variation constitue donc la norme d'une série de comportements. Le *continuum*, l'espace couvert par la variation des formes, et non la *catégorie*, avec ses références modales, devient l'instrument méthodologique qui permet de décrire et classer les observations.

La seconde affirmation est celle d'une différence, de nature ontologique, entre formes et contenus. L'optique micro-analytique individualise les contenus au-delà du niveau formel des phénomènes. La signification des comportements comme des représentations est trouvée dans les intentions des acteurs saisies dans leurs contextes. Il s'agit là d'une rupture de l'unité entre formes et contenus postulée par l'approche macro-analytique qui est inévitable dès lors que le sujet historique est placé au centre de l'analyse. Elle exerce donc ses effets à tous les niveaux et, en premier lieu, sur le statut des sources :

Les documents eux-mêmes ont changé de sens, ils ont perdu toute évidence, ils ont montré comment leur utilisation immédiate, littérale, déforme les signifiés pour lesquels ils ont été produits au sein d'une chaîne informative qui ne peut pas être arbitrairement interrompue : la référence des actes notariaux à une famille nucléaire isolée dissimule les stratégies de fronts parentaux non co-résidents; les achats et les ventes de terres considérés comme l'expression d'un marché impersonnel cachent les règles des réciprocités qui président aux transactions¹⁹.

La diversité des comportements comme norme, des contenus et des intentionnalités qui se cachent derrière les apparences formelles... à partir de ces affirmations, la rhétorique démonstrative de la micro-analyse se développe comme un jeu continu de déconstructions et de reconstructions, qui tente, en se situant au niveau des sources, d'individualiser les articulations cachées qui relient les intentionnalités aux comportements sociaux.

Le travail de Giovanni Levi constitue à nouveau un bon exemple de cette approche, qui cherche et trouve ses preuves grâce à un travail inductif d'interprétation et de réorganisation

des sources. Soit, par exemple, le quatrième chapitre du livre, dans lequel l'auteur construit un modèle de stratification de la communauté villageoise qui fait l'objet de l'étude. Le point de départ de la démonstration est donné par une critique des catégories historiographiques traditionnelles – ici les catégories socio-économiques et celle de groupe familial co-résident. À travers une reconstitution fondée sur trois sources différentes (les registres paroissiaux, les listes d'imposition, les cadastres), G. Levi montre que la composition des familles, les formes de propriété et de gestion des terres varient considérablement et de façon apparemment aléatoire. Ce constat lui suggère l'hypothèse qu'existent des liens qui se sont créés et solidifiés, au-delà de l'espace des failles et de leur terres, selon des mécanismes plus profonds de solidarité et d'échange.

Il s'agit du premier pas de la construction analytique. À ce niveau, les sources n'illustrent pas un modèle global mais recouvrent une double fonction rhétorique. D'une part, elles permettent au chercheur de rendre plus complexe l'objet de l'étude et de faire apparaître le caractère partiel des modèles traditionnels. D'autre part, elles contribuent à justifier le choix qui est fait, de situer l'analyse sur le plan des mécanismes qui génèrent les comportements. Si les comportements observés à travers les catégories traditionnelles nous apparaissent à la fois complexes et chaotiques – c'est l'hypothèse clairement exposée –, c'est qu'il doit exister des formes d'interrelations différentes et déterminées par des logiques moins apparentes.

Le second pas consiste en l'élaboration d'un modèle théorique qui définit par hypothèse les mécanismes et les logiques capables de rendre compte de la complexité des comportements observés. G. Levi postule, d'une part, le jeu d'un certain nombre de mécanismes élémentaires de nature psychologique : « La base du sentiment d'identité personnelle, dans la psychologie d'un paysan misérable, jouait sur des sécurités émotives invisibles dans la documentation qui nous est restée et appuyées sur des images de solidarité et de protection, des liens de réciprocité généralisée et des chaînes verticales de dépendance²⁰. » Il pose, d'autre part, que ces mécanismes impliquent la présence d'une organisation sociale particulière qui doit être cherchée « dans la forme de solidarité et de coopération sélective, que [les acteurs sociaux] adoptent pour organiser leur survie et leur enrichissement; dans la gamme très étendue des prestations données et attendues, par lesquelles passent les informations et les échanges, les réciprocités et les protections²¹ ».

Ces hypothèses constituent le cœur du travail analytique. Il s'agit donc d'une approche totalement inductive. On observe des dynamiques complexes et apparemment irrégulières. On assume cette irrégularité, en la plaçant au centre de l'analyse, et on construit un ensemble d'hypothèses sur les mécanismes sous-jacents qui l'ont générée. À partir de ces mécanismes, on définit les formes et les liens pertinents dans le contexte analysé. Le retour aux sources et au contexte est le moment qui permet de mettre à l'épreuve et, éventuellement, de corriger le modèle. Les pas successifs le confirment. L'analyse tente en effet de tester ces hypothèses en examinant dans le détail l'histoire familiale de trois généalogies de métayers. Le choix des sources, des comportements et des paramètres à analyser décalque fidèlement le modèle: « On parlera de familles dans le sens de *groupes non co-résidents* mais liés par des *liens* de parenté consanguine, par des *alliances* ou par des relations de *parenté fictive*, qui apparaissent, dans la *nébuleuse réalité* institutionnelle de l' Ancien Régime, comme des blocs structurés pour s'affirmer face à l'*incertitude* du monde social, même si ce n'est que dans l'arène d'un petit village²². »

Ce n'est pas ici le lieu de suivre dans le détail la démonstration de G. Levi. Il suffira de rappeler qu'à partir de ce modèle il traque, dans l'espace et dans le temps, à travers les sources les plus disparates, les relations entretenues par chaque individu et par chaque famille. La reconstitution qu'il opère fait apparaître comment, dans ce contexte particulier, les stratégies de survie et de mobilité sont fondées sur la capacité individuelle et collective d'établir et d'activer le plus grand nombre possible de liens horizontaux et verticaux. Le caractère décisif de ces relations permet ainsi d'expliquer l'extrême variabilité des formes observées. Les acteurs n'évoluent pas à l'intérieur d'une unité domestique séparée. Leurs comportements et leur physionomie sociale sont inscrits dans les configurations toujours mouvantes que leurs liens et

leur vécu expriment. Le modèle est donc validé à travers une démonstration formellement très élégante et convaincante. Mais il me semble intéressant de remarquer que cette validation et la généralisation qui s'ensuit sont essentiellement fondées sur le retour aux sources.

Ce sont elles en effet qui orientent la reconstitution et qui indiquent les différents niveaux de preuve. Les sources paroissiales, avant tout : elles livrent le cadre généalogique qui permet d'inscrire chaque individu à l'intérieur d'un réseau plus important de rapports de parenté. Ce réseau est ensuite élargi grâce aux testaments, aux actes notariés, aux contrats de métayage, etc., jusqu'à atteindre d'autres espaces, incluant d'autres individus et d'autres figures sociales. Les physionomies, les aspirations et les stratégies d'individus et familles sont donc reconstruites à partir des liens dont ces différentes sources gardent la trace. La généralisation du modèle, du cas individuel au contexte et à la période historique, transite ainsi à travers ces inscriptions. À ce niveau, les preuves sont donc de type analogique et formel : des liens et des formes de parenté semblables suggèrent des expériences et des mécanismes analogues.

LES APPROCHES MICRO ET MACRO-ANALYTIQUES, LE TEMPS HISTORIQUE ET LE PHÉNOMÈNE

La lecture que je viens de proposer des travaux d'Adeline Daumard et de Giovanni Levi est sans nul doute schématique. Elle m'a cependant permis de mettre en lumière l'opposition essentielle qui existe entre les deux approches et qui se situe surtout au niveau de la construction d'un modèle de causalité. Adeline Daumard suppose, dans son analyse, une hiérarchie de causalités emboîtées et activées sous la pression de phénomènes dont la nature et l'importance seraient fort différentes : un processus historique global, les formes structurelles et institutionnelles qui le caractérisent, les groupes sociaux qui les peuplent, les normes culturelles et les attitudes psychologiques des individus et des familles. Giovanni Levi suppose, à l'inverse, une causalité contextuelle, concrétisée et hiérarchisée dans le présent. Dans son travail le phénomène n'est pas conceptualisé en tant qu'entité donnée *a priori*, en deçà des mécanismes de l'interaction sociale. La nature et le poids en varient selon la particularité des liens et les dynamiques relationnelles propres à chaque contexte.

Les deux auteurs se réclament de l'histoire sociale et ils revendiquent l'un et l'autre l'importance d'une analyse qualitative des attitudes et des comportements sociaux. Ce qui les sépare et qui rend profondément différents leurs travaux n'est donc pas tant le choix d'un objet ou d'une échelle d'observation que leur conception de la réalité historique et de ses fonctionnements. Tout en travaillant à un niveau local, A. Daumard développe une vision de type macro-sociologique. Pour elle, le réel est déterminé avant tout par des phénomènes structurels et extra-individuels. Le processus de modernisation, la structure économique, le marché, etc., sont conçus comme des agents historiques dotés d'une réalité et d'une autonomie propres. G. Levi illustre en revanche une vision micro-sociologique. Les institutions que son analyse rencontre n'ont pas de vie autonome. Elles n'ont de réalité qu'en tant qu'elles sont portées par les acteurs sociaux qui les investissent et se réfèrent à elles dans leurs actions.

C'est donc bien l'opposition entre approche macro- et approche micro-sociologique – et non l'échelle d'analyse – qui me paraît essentielle ici et qui me semble réellement diviser le champ de la recherche historique. On retrouve d'ailleurs le modèle causal de type macro-sociologique à l'oeuvre dans bien des travaux souvent considérés comme micro- (ou méso-) analytiques. C'est, de façon caractéristique, le cas des monographies villageoises à propos desquelles Jacques Revel et Marc Abélès ont clairement montré comment les taxinomies locales y sont le plus souvent référées de façon rigide à des catégories et à des modèles de causalité de type macro-sociologique²³. C'est aussi celui de nombreuses études d'histoire sociale qui, tout en travaillant sur des objets plus vastes – une province, une ville, etc., ont longtemps intégré ce modèle, au moins implicitement : on en trouve la traduction dans l'organisation même d'ouvrages où les chapitres initiaux sont consacrés à la définition d'un contexte (géographique, historique,

économique, et démographique) compris comme le cadre déterminant des comportements étudiés. À l'inverse, l'approche micro-sociologique, même quand elle vise des objets situés à des niveaux différents de l'espace social, met en lumière surtout des configurations causales dans lesquelles les protagonistes sont les individus concrets et non des phénomènes structuraux : ainsi les membres de la cour royale dans le grand livre de N. Elias, la foule en révolte chez A. Farge et J. Revel, le monde politique provincial chez M. Abélès, les métayers et les notables de G. Levi, etc., se situent et se déterminent en présence et à l'intérieur de configurations relationnelles qui renvoient à des liens, à des représentations, et à des dynamiques situés contemporanément à des niveaux très différents de l'espace social.

Le problème de l'échelle ne m'apparaît donc comme pertinent qu'à l'intérieur de l'optique macro-sociologique. La particularité du modèle causal sur lequel celle-ci s'appuie implique la nécessité de montrer quelles sont les articulations entre des phénomènes qui sont postulés comme étant de nature différente et agissant à des niveaux d'échelle différents. Nous l'avons vérifié à propos de l'étude d'Adeline Daumard, mais on pourrait généraliser l'observation aux nombreux travaux qui intègrent cette optique. La rhétorique macro-sociologique doit harmoniser les observations locales avec les données agrégées qui exprimeraient le niveau mésoscopique des dynamiques structurelles. À leur tour, les données agrégées doivent être harmonisées avec les modèles globaux qui exprimeraient le niveau macroscopique, celui du processus. D'où l'insistance sur le problème, crucial de ce point de vue, de la généralisation des données empiriques. L'optique micro-sociologique est, en revanche, totalement étrangère à ce type de problème. Comme je l'ai plusieurs fois souligné, le monde social ne comporte pas pour elle de discontinuités phénoménologiques. L'affirmation essentielle est ici celle de la continuité du social qui s'exprime, à tous les niveaux, à travers la centralité des mécanismes humains.

L'opposition « micro » / « macro » cache donc avant tout une rupture entre des modèles de causalité fondés sur des rhétoriques démonstratives différentes. Nous l'avons vu, l'approche macro-sociologique, de type déductif, cherche et construit ses preuves à partir d'un modèle global. L'argumentation suit la direction même impliquée par les hiérarchies causales pré-supposées. La pièce maîtresse de la démonstration est entièrement pré-inscrite dans les catégories mises en oeuvre dans le modèle, tandis que les données empiriques ont une fonction qui est fondamentalement d'illustration. Inductive, l'approche micro-sociologique construit, à l'inverse, l'ensemble de son argumentation à partir des données empiriques. La rhétorique de la démonstration est de type génératif. Les sources fournissent le matériel brut pour individualiser et analyser des mécanismes et des dynamiques sociales dont on pose qu'elles existent en deçà de l'objet et des catégories historiographiques.

De ce point de vue, force est d'admettre que les deux approches ne montrent pas le même degré de solidité. Si nous considérons la dimension purement rhétorique des démonstrations, la première m'apparaît à la fois moins élégante et moins justifiée. La fonction d'illustration qui est celle des données empiriques (quantitatives aussi bien que qualitatives) n'est en effet assurée que grâce à une réduction drastique de leur complexité, par la traduction de leurs contenus nominatifs et contextuels dans ceux des catégories mises en oeuvre. La preuve empirique est, dans ce cas, plus que

Le problème de
l'échelle ne m'apparaît
donc comme pertinent
qu'à l'intérieur de
l'optique macro-
sociologique

faible. La rhétorique de la seconde approche, me semble, en revanche, autoriser la preuve empirique. Loin de refuser la diversité des comportements observés, elle assume la variation et la dispersion, en élaborant ses catégories à partir de ces dernières.

Mais c'est surtout au niveau de la construction logique qu'il me semble possible et nécessaire de hiérarchiser ces approches. En constituant ses preuves et en les généralisant à partir d'un modèle, l'approche macro-sociologique réifie, de fait, les catégories qui constituent son objet. Le concept de norme, les types à travers lesquels elle différencie et classe le matériel empirique sont, en même temps, le produit et la justification de ces mêmes catégories. Il s'ensuit un court-circuit logique qui rend l'historien prisonnier des représentations qui pèsent non seulement sur l'objet mais aussi sur les instruments méthodologiques utilisés (c'est typiquement le cas des taxinomies statistiques). L'approche micro-sociologique évite ces écueils. Ses catégories se constituent dans le cours de l'analyse. Celles-ci se fondent donc à partir de la variabilité même des données empiriques et l'assument pleinement. Ainsi cette approche s'éloigne de façon critique des catégories qui informent l'objet tout en rendant compte des valeurs et des contenus que celles-ci recouvrent dans des moments et dans des contextes différents.

Ce dernier aspect nous renvoie inévitablement à la logique générale des deux modèles et à leurs différentes conceptualisations du phénomène par rapport au temps historique. Le statut différent donné à la catégorie par les deux approches renvoie en effet à des modèles temporels totalement opposés. Puisqu'il n'y a pas de distance entre catégorie et phénomène, entre forme et contenu, les processus historiques sont conçus par les approches macro-analytiques en termes de lois immanentes aux plans de l'évolution formelle : les raisons de l'histoire résident dans les formes de son devenir. L'arc tracé dans le temps par un phénomène nous livre aussi les clefs de ce qu'il a de spécifique. Les modèles micro-analytiques, en soulignant la rupture existant entre forme et contenu, insistent au contraire sur la dimension de l'incertitude, du possible. La continuité historique est donc uniquement lisible *a posteriori* mais elle ne dévoile pas, en soi, ses lois. Bien au contraire, elle cache ses contingences successives grâce à un mirage optique de projections.

Il s'agit là d'un aspect extrêmement important et sur lequel peut être utile de s'attarder. Nous avons vu comment Adeline Daumard, paraphrasant implicitement Tocqueville, cadre son objet à l'intérieur d'un processus de modernisation qui est postulé en tant que manifestation d'une affirmation progressive de la « société civile » en général et de la bourgeoisie en particulier. Nous avons remarqué aussi comment, sur la base de ce modèle, elle individualise les catégories aptes à saisir les différentes formes qui caractérisent les dynamiques structurelles et supra-structurelles de ce processus tout au long de l'arc temporel assumé par l'analyse. Or, précisément parce que, dans cette optique, nous l'avons vu, le phénomène est identifié à la catégorie, les différentes formes mises en évidence sont assumées et interprétées comme l'expression immédiate de lois structurelles qui caractériseraient l'évolution historique et la détermineraient comme nécessaire. L'accroissement numérique des groupes sociaux observés, l'augmentation et la composition différente de leurs fortunes, l'évolution des ressources économiques – tous ces éléments formels sont ainsi constitués comme les moteurs essentiels du processus historique. Appréhender le phénomène au niveau de ses formes conduit donc à réifier la vision rétrospective de l'évolution historique en introduisant une explication de type évolutionniste et fortement déterministe. Mais, surtout, cela implique que les différents moments formels sont considérés comme les expressions immédiates et univoques d'un phénomène global qui serait déterminé au-delà des actions individuelles et qui dévoilerait ses significations dans la durée.

Dans l'approche micro-sociologique, le développement formel des processus sociaux est vu, au contraire, comme un écran opaque qui voile la complexité de contingences toujours différentes et qui se déterminent dans un présent et dans un contexte particuliers. Les contenus et les formes sont donc séparés, parce que l'optique micro-sociologique se concentre sur l'individu. Ce sont les intentionnalités et les situations d'incertitude qui permettent de

comprendre les contenus spécifiques des comportements. Ici, par définition, chaque séquence formelle est considérée comme investie de contenus différents. L'affirmation d'une linéarité phénoménologique des processus s'en trouve évacuée. Chaque séquence est conçue comme un nexus où se jouent plusieurs développements possibles. Si Giovanni Levi insiste autant sur le concept d'incertitude, ce n'est donc pas par hasard. Ses acteurs se déplacent et agissent au sein de configurations d'événements et de rapports sociaux dans lesquelles l'historiographie a souvent voulu individualiser les phases spécifiques d'un processus qui aboutirait à la construction de l'État moderne. G. Levi montre au contraire que les projets et les actions de ses personnages expriment, à chaque moment, un éventail de représentations du présent et du futur fortement différencié; ouvert, surtout, sur des perspectives contextuellement probables ou, au moins, plausibles et qui, le plus souvent, ne se sont pas réalisées à la suite de facteurs minimales et imprévisibles. L'évolution est moins comprise, dans cette optique, comme la généalogie de formes structurelles que comme une suite de possibles non concrétisés et le produit de mécanismes qui ont conduit à des concrétisations non nécessaires.

DYNAMIQUES CONFIGURATIONNELLES ET CATÉGORIES HISTORIOGRAPHIQUES

Dans le débat historiographique actuel, l'approche micro-analytique semble avoir rencontré – au moins dans le court terme – un accueil positif, justement à partir de cette capacité de conceptualiser le complexe et le contradictoire, de mettre en doute la notion de régularité évolutive, de réintroduire le probable, si ce n'est l'aléatoire, dans les successions temporelles.

Pourtant, si l'étude des mécanismes sociaux a permis de mettre en lumière les limites des catégories et des modèles macro-analytiques, une observation plus attentive révèle qu'elle n'évite pas non plus tous les écueils en ce qui concerne les niveaux de la preuve et de la pertinence. Les mécanismes individualisés sont toujours introduits à partir d'une généralisation produite à travers l'organisation des sources. Tout en ayant montré que la nature et le poids d'un phénomène varient selon les liens particuliers et les dynamiques relationnelles propres à chaque contexte, on reconstruit ces contextes à partir d'un traitement homogène des sources. L'historien reste ainsi souvent prisonnier des inscriptions passées du phénomène qu'il étudie. Si le retour aux sources et à une lecture plus précise peut lui permettre de sortir des limites étroites des catégories traditionnelles, celles-ci le confrontent, en même temps, à la difficulté de démontrer la pertinence des mécanismes reconstitués pour l'ensemble de ses objets.

On peut aisément individualiser ces difficultés dans la plupart des recherches fondées sur une approche micro-analytique y compris dans le travail, pourtant très attentif à la construction logique et démonstrative, de Giovanni Levi : soit l'analyse qu'il propose des pratiques des stratégies familiales des métayers. Elle est fondée, nous l'avons vu, sur la reconstitution méticuleuse des parcours et des choix mis en oeuvre par l'ensemble des familles paysannes de Santena sur plusieurs générations. L'identification et la confrontation de centaines de trajectoires individuelles et familiales conduisent l'auteur à reconstruire une gamme extrêmement variée de pratiques. Or, c'est en établissant cette gamme qu'il devient possible de passer de l'examen à l'explication. Chaque parcours individuel est situé par rapport à l'ensemble des comportements observés et l'effort analytique porte sur la compréhension des mécanismes et des contraintes qui ont favorisé un choix plutôt qu'un autre. Ainsi, les stratégies relationnelles des trois familles que G. Levi a plus particulièrement mises en valeur sont éclairées par rapport à la gamme globale des comportements du village: un individu ou une famille a choisi d'investir dans une terre ou dans une alliance parce que les contraintes spécifiques dans lesquelles il (ou elle) se trouvait ne permettaient aucun des autres choix « possibles ».

On l'aura compris. C'est surtout le glissement sémantique entre des pratiques observées à partir d'une source et l'établissement d'une gamme de possibles perçus comme objectivement offerts qui me semble affaiblir la logique d'une telle approche. Car on considère ainsi que

l'espace social sous-entendu par ces pratiques est unique et homogène, que les choix et les comportements de chacun des individus qui ont laissé une trace ont été clairement perceptibles et qu'ils étaient envisageables par tous les autres. Or, s'il est un acquis de l'optique micro-analytique sur lequel il me semble difficile de revenir, c'est bien d'avoir mis en évidence la vaste gamme de contenus et d'intentionnalités que les mêmes formes et les mêmes comportements peuvent recouvrir. Paradoxalement, donc, le traitement homogène d'une source et les relations de type analogique qui s'établissent entre les pratiques inscrites peuvent rendre une analyse opaque en privant ses objets des formes de discontinuité qui leur sont propres. G. Levi contourne le problème grâce à un contrôle constant de la taille des objets analysés et à l'utilisation croisée de plusieurs sources différentes. Ainsi, d'une part, les champs des pratiques à partir desquels sont évaluées les rationalités individuelles ne dépassent jamais l'horizon local. D'autre part, et surtout, chaque nouvelle source permet de nuancer le portrait précédemment dessiné et de mieux éclairer les zones de discontinuité propres à l'objet analysé. Reste que cet exercice de style, fondé sur une connaissance profonde des sources et de la période, demeure difficilement imitable et qu'il sera rarement renouvelé. Dans la majorité des cas, l'analyse commence et s'arrête avec une source principale, qui livre en même temps le cadre des variations du phénomène étudié et la clef de ses mécanismes explicatifs. Dès lors que cette dépendance totale par rapport à une source se couple à un contrôle moins rigoureux des dimensions de l'expérience, le chercheur prend le risque d'être submergé par l'importance du nombre des variations à expliquer et il est amené à produire des typologies de plus en plus complexes et de moins en moins convaincantes.

La plupart des critiques adressées à l'approche micro-analytique quant à sa capacité de généralisation sont fondées, sans le savoir, sur les résultats les plus apparents de ces faiblesses implicites. La complexité des modèles explicatifs mis en oeuvre dès que l'on accroît la taille des échantillons a été interprétée comme une preuve décisive de la portée limitée de l'optique « micro » et de son incapacité à saisir des phénomènes majeurs, inscrits à d'autres échelles, qui caractériseraient l'espace social et en détermineraient les évolutions. Ces traits peuvent donc expliquer certaines des positions prises dans le débat complexe qui s'est noué autour du problème de l'échelle. Ils ne me paraissent pas pour autant justifier le retour à une conception rigide des processus historiques. Car il semble évident que le dépassement de ces difficultés implique moins une réévaluation du rôle des échelles d'observation ou la nécessité de rendre plus complexes les modèles et les catégories classiques de l'analyse que le besoin d'approfondir notre réflexion sur la discontinuité des formes de cohérence et d'organisation au sein de l'espace social.

En soulignant l'ambiguïté des sources en tant que produits de formes différentes d'inscription, en insistant sur l'utilité d'une lecture plus attentive à la chaîne de significations qu'elles déterminent, la critique textuelle, et en particulier celle des catégories, l'approche – « déconstructionniste », si l'on veut – semblait pouvoir contribuer à éclairer le débat. Mais, par un étrange paradoxe, l'attention renouvelée qui a été prêtée à la complexité de l'événement et de ses inscriptions ne s'est pas accompagnée d'une remise concomitante du statut des modèles historiographiques globaux. Dans les travaux historiques fondés sur une telle optique, l'analyse des « agendas cachés » a le plus souvent pris la forme d'une transposition mécanique des représentations des individus ou des groupes dans les cadres des modèles traditionnels. Ainsi, en analysant les catégories mises en oeuvre par les promoteurs de la *Statistique de l'industrie* parisienne, on a souligné leur idéologie de « classe » en la plaçant dans le cadre d'un conflit social qui aurait été lié à l'« industrialisation » et à l'« urbanisation²⁴ ». Ou encore, dans l'analyse d'un conflit relaté par un maître artisan, on a pensé retrouver la permanence de traits propres à la « culture populaire » et à celle du « métier » en les replaçant dans les processus globaux d'une « prolétarianisation de l'artisanat » et de la « modernisation des modes de production²⁵ ».

Ces diverses difficultés font apparaître qu'au fond, les problèmes majeurs sont liés au fait que les chercheurs continuent à se situer par rapport aux modèles classiques, tout en en dénonçant à haute voix les faiblesses. Tel est clairement le cas de l'approche

« déconstructionniste ». Nous venons de le voir, tout en soulignant la diversité et la spécificité des perceptions et des expériences du social, elle continue de les rapporter au cadre rigide d'un processus historique homogène dans sa nature et constant dans la durée. Ce glissement, on peut aussi le déceler dans la démarche micro-analytique. Car, en dernière analyse, en constituant ses objets et en fondant ses modèles par opposition aux catégories classiques, elle en subit, on le verra, inévitablement l'attraction. L'opacité et la complexité de certains modèles micro-historiques auxquels on vient de faire référence s'explique aussi (et surtout) à partir du positionnement critique qui est à l'origine de cette approche. Montrer les limites d'une catégorie oblige en effet le chercheur à se situer à l'intérieur d'un groupe professionnel, ou d'un phénomène migratoire, ou d'un espace géographique. C'est donc aussi dans cette opération qu'est « construit » l'objet micro-social et c'est ce qui suggère au chercheur de rapprocher, à travers les sources, des expériences souvent différentes et dont la proximité est dictée, encore une fois, par un jeu de catégories externes à la configuration analysée.

Dès lors, si l'on en revient au débat développé autour de l'opposition « micro » / « macro », on voit bien que nombre des hésitations et des incompréhensions qui le caractérisent sont nées et s'alimentent uniquement de l'ambiguïté entretenue à l'égard des modèles classiques. Loin de fournir des clefs explicatives de la complexité des processus historiques, ceux-ci pèsent sur la définition et sur l'interprétation des objets de la recherche, qu'elle soit menée sur des sources qualitatives ou sur d'imposantes banques de données.

On peut estimer que le débat historiographique gagnerait en clarté et en consistance s'il portait moins sur la pertinence de différents niveaux d'échelle que sur la nature des instruments à mettre en oeuvre pour travailler plus efficacement sur les présents de l'histoire et sur les dynamiques qui en sous-tendent les évolutions.

Un renouvellement de l'analyse du social ne me paraît donc possible qu'à travers un travail qui se situerait dans la logique des approches micro-analytiques, mais qui se proposerait d'en tirer toutes les conséquences. Ce qui implique avant tout de soustraire nos objets aux grilles catégorielles qui les contraignent et de tenter de les lire en respectant les logiques et les liaisons internes. Seule une démarche de ce type me semble permettre une analyse qui rende compte des phénomènes qui caractérisent les temps de l'histoire tels que nous les avons entrevus : l'unicité du présent; les liaisons diverses et contradictoires qu'il entretient avec le passé et le futur; les modes et les instruments d'explication qu'il se donne.

Plusieurs voies s'ouvrent ici. L'une d'elles a déjà été empruntée avec succès par plusieurs chercheurs, et se fonde sur l'analyse des modes de description, de la « multiplication des histoires ». C'est la voie poursuivie par les tenants les plus lucides de l'approche déconstructionniste mais aussi par bon nombre d'historiens de la société (mais aussi de la science). Au-delà de différences souvent considérables, on peut regrouper sous cette définition maintes recherches qui visent toutes à resituer les discours et les représentations dans leur présent historique. Pensons, notamment, à des travaux comme ceux de Gareth Stedman Jones, qui s'est employé à reconstituer les logiques internes et contextuelles des discours qui ont accompagné, en Grande-Bretagne, le mouvement « chartiste » tout au long du XIX^e siècle²⁶. Mais on peut aussi évoquer les multiples études sur l'histoire des modes de représentation de l'espace social, de ses formes juridiques et de ses mesures, qui montrent précisément que les discours n'évoluent pas de façon linéaire mais qu'ils se réactualisent à chaque fois dans le présent et qu'ils trouvent leurs contenus en fonction des références et des liens entretenus par les locuteurs d'un moment particulier²⁷. Tous partagent le même souci de dissoudre les anachronismes produits par les interprétations évolutives des discours et des représentations sociales. La multiplication des histoires est donc le résultat d'une démarche qui déconstruit ses objets en les resituant dans leur perspective historique originelle.

Mais l'histoire sociale peut aussi s'engager sur une voie au plus près des questions dont nous débattons. Elle peut s'interroger sur la possibilité de répertorier les formes de discontinuité qui se dégagent des pratiques sociales en réexaminant ses sources dans une perspective qualitative et en usant d'instruments d'analyse qui soient intentionnellement en rupture avec les

approches classiques. Seule une telle étude peut produire une cartographie fine des formes d'organisation de l'espace social, des relations qu'elles entretiennent ainsi que de leur évolution dans le temps.

Soit un exemple. Dans une enquête en cours j'ai tenté de construire une analyse formelle de la stratification sociale de la France du XIX^e siècle, en me fondant sur les sources traditionnellement utilisées par les approches classiques, mais en les considérant uniquement selon une optique qualitative et prosopographique. Mon but était d'arriver à traiter des objets classiquement « macro » avec une approche formelle et statistique mais de nature « micro » : était-il possible de reconstituer la topographie de l'espace professionnel illustré par un corpus important de données d'état civil, sans recourir à des catégories préétablies? En d'autres termes, il s'agissait d'individualiser les formes de cohérence et de proximité sociales à partir des pratiques inscrites dans une source en opérant une lecture interne et fondée sur l'analyse de l'ensemble des données nominatives réunies.

Je ne m'attarderai pas longuement sur ce travail, mais je voudrais rappeler l'approche méthodologique choisie ainsi que certains résultats qui permettent d'illustrer plus clairement nos problèmes. J'ai donc analysé un corpus de 46 000 actes de mariage, enregistrés en France au XIX^e siècle, en m'efforçant de reconstituer, pour plusieurs périodes, l'espace défini par l'ensemble des inscriptions individuelles et par la totalité des relations existant entre elles²⁸. En rupture avec les descriptions statistiques classiques, fondées sur des opérations d'agrégation des données nominatives, il m'a semblé utile de considérer l'ensemble des déclarations professionnelles enregistrées dans le corpus comme une configuration de points, séparés les uns des autres mais susceptibles d'être reliés en termes de proximité ou de distance. En clair, pour construire mon objet, j'ai estimé que deux dénominations différentes étaient reliées et présentaient un degré de proximité dès lors qu'elles étaient déclarées simultanément dans le même acte par un père et par un fils.

À partir des liens inscrits dans la source – ici, celui de la filiation –, on peut ainsi construire un graphe orienté qui connecte l'ensemble des dénominations professionnelles présentes dans le corpus²⁹. Si, par exemple, trois pères déclarent exercer l'activité de « charpentier » et leurs fils celles de « manoeuvre », de « domestique » et de « tisserand », ces quatre professions apparaîtront liées. La structure de cette liaison particulière sera donc en étoile: au centre, un point donné par la dénomination « charpentier », à partir duquel se dessinent trois arêtes qui relient les points formés par les déclarations des fils (d. fig.1). Entre ces quatre professions, on aura donc enregistré des formes de proximités inscrites à partir de la pratique concrète de six paires d'individus, trois pères et trois fils. Mais il est clair que ces proximités sont faibles parce qu'elles sont univoques, de père à fils. Si, dans un cas de ce type, on enregistre des pratiques qui vont du « charpentier » aux trois autres activités, on n'observe pas de liaison en sens contraire. Bien différentes seraient en revanche les proximités entre ces mêmes dénominations professionnelles si l'on avait enregistré des flux réciproques entre chacune d'elles et toutes les autres. Dans ce cas, la structure des liens donnerait lieu à un graphe de forme carrée, avec des points équidistants et reliés par six arêtes bi-orientées (d. fig.2).

Une telle opération, réalisée après de nombreux essais d'autres types de formalisation, m'a paru intéressante dans la mesure où elle permettait de reconstruire des terrains en se fondant réellement sur une optique de type qualitatif. Il est clair en effet que les espaces qui apparaîtront comme compacts seront ceux occupés par des dénominations professionnelles reliées par des pratiques de circularité et d'échange denses. Dans l'exemple succinct que je viens de donner, la seconde configuration, caractérisée par un échange total, serait définie par un degré de cohésion maximale, tandis que la première témoignerait d'une faible cohésion. Elle signalerait un point de passage, de rupture entre le point central et les points marginaux (lesquels, d'ailleurs, pourraient être à leur tour connectés par des proximités plus fortes avec d'autres terrains). Le critère est ainsi fondé, par analogie, sur une relation d'endogamie-exogamie entre dénominations. Des échanges réciproques nombreux et répétés tradiraient une sorte d'endogamie. Un passage unidirectionnel entre une dénomination et une autre (et surtout

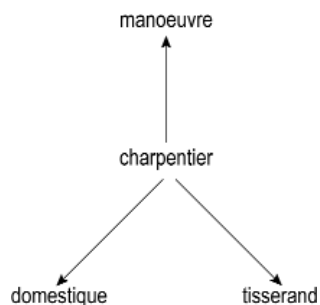


Figure 1

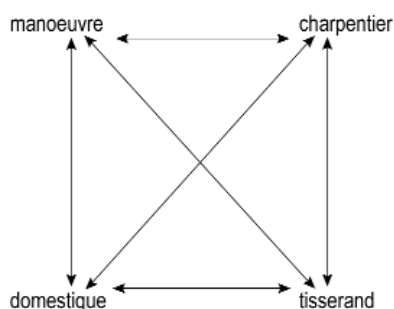


Figure 2)

entre une composante connexe et une autre) peut être interprété comme de nature exogamique.

Une telle démarche permet donc de produire une optique effectivement inversée par rapport à celle traditionnellement utilisée pour mesurer les formes de stratification et de mobilité sociale. D'une part, parce qu'elle évite tout classement préalable par catégorie en fondant son traitement statistique sur les seules données nominatives. D'autre part, et surtout, parce qu'elle permet de définir l'espace à travers l'ensemble des pratiques et des mouvements individuels inscrits dans une source. Paradoxalement, donc, dans un cas d'endogamie totale, un nombre très important de relations réciproques entre les dénominations professionnelles met en évidence un terrain stable tandis qu'un seul mouvement unidirectionnel peut mettre en évidence les passerelles à travers lesquelles opère la mobilité sociale en illustrant la ligne de fracture entre deux terrains « endogamiques ».

Je ne m'attarderai pas davantage sur les aspects techniques de cette recherche³⁰. Je voudrais souligner, en revanche, que si l'on accepte cette démarche, on arrive à identifier les formes d'un processus qui implique une structuration de l'espace et des dynamiques de type configurationnel, capables de rendre compte de façon simple et synthétique de la complexité des dynamiques mises en lumière par les approche micro-analytiques. Dans le cas que j'ai analysé, celui de la société française du XIX^e siècle, l'espace social apparaît en effet comme structuré par plusieurs formes de cohésions, différentes à la fois par la nature des liens qui les caractérisent et par leur durée, et qui apparaissent en compétition pour les ressources et les formes de développement possibles. Le trait fondamental qui caractérise l'image produite est donc bien la discontinuité. Une discontinuité repérable, tout à la fois, sur des axes synchronique et diachronique.

Sur l'axe synchronique, d'une part, dans toutes les périodes du siècle, les formes de proximité que dégage l'analyse révèlent très clairement la présence de diverses logiques d'organisation des ressources sociales. Ainsi, autour des mêmes activités professionnelles, il est possible d'individualiser plusieurs zones délimitées par des pratiques et des utilisations de ressources profondément différenciées. On peut repérer l'existence de formes de proximité fondées sur des appartenances de corps ou d'autres sur des activités sectorielles, mais on observe aussi des liaisons caractérisées par la faiblesse de l'empreinte professionnelle, ou encore des mobilités qui renvoient à des formes circulaires d'activité (avec notamment la pratique indifférenciée, parmi les membres d'une même famille, de professions comme celles de meunier, couvreur, charron, maçon, cantonnier; ou encore marchand ambulant, domestique agricole, fileur, manoeuvre, etc.). L'autre trait remarquable de ces formes est qu'une grande partie d'entre elles sont structurées verticalement et rapprochent des activités et des positions sociales hiérarchiquement différentes (par exemple, celles de tisserand, d'ouvrier tisserand, de fileur, de fabricant, de marchand mercier, de propriétaire, etc.). Ce dernier trait m'apparaît d'ailleurs d'un intérêt particulier, en ce qu'il signale la coexistence, au sein d'une même société, de plusieurs formes contemporaines de stratification verticales. Ces structurations, produites par des pratiques qui relient différents espaces et activités sociales, nous procurent un rendu très clair des perceptions de la hiérarchie sociale existant à différents moments historiques en même temps que des stratégies et des perspectives de développement que celles-ci pouvaient offrir.

Si, d'autre part, nous observons l'évolution dans le temps de ces diverses structurations, nous observons que la cohérence et la durée temporelle des différents terrains varient énormément. Dans le cas étudié, aucun d'entre eux ne traverse le siècle intact, mais certains persistent davantage tout en se modifiant imperceptiblement tandis que d'autres disparaissent. Dans la plupart des cas, nous sommes confrontés à des changements importants qui sont engendrés par ce qu'on peut appeler des dynamiques configurationnelles : ils se définissent tout à la fois à partir de l'ensemble des mouvements internes à chaque terrain spécifique et des relations qui s'établissent, au cours du temps, entre ces différentes configurations locales.

L'image qui s'impose, à ce niveau, est donc bien celle d'une évolution aveugle. Car il est clair que chaque forme synchronique, chaque structuration globale de l'espace telle qu'on peut la saisir au cours du siècle, est le produit momentané d'une série de mouvements qui s'engendrent à partir d'intérêts, de projets et de perspectives différents. On voit ainsi progresser des activités ou des formes institutionnelles qui sont à l'origine des modèles explicatifs traditionnels. L'État, notamment, ne cesse bien évidemment pas d'étendre son emprise tout au long du siècle. Mais, à chaque moment, il est « porté » par des acteurs différents qui en inscrivent les ressources dans le contexte de leur terrain d'appartenance. L'institution, les demandes qui lui sont adressées et les fonctionnements qui en dérivent changent donc plusieurs fois pendant la période analysée. Toujours selon cette optique, on observe dans la production industrielle la présence de nombreuses inscriptions développées dans le cadre des logiques et des ressources propres à des terrains qui pouvaient proposer d'autres développements et d'autres aboutissements. Paradoxalement, nous découvrons que les acteurs qui semblent plus investir du côté de l'activité et de la production industrielle pendant la première moitié du XIX^e siècle seront totalement marginalisés au cours de la période suivante par d'autres acteurs, portés, eux, par la dynamique de terrains naguère très éloignés du monde industriel et différemment orientés.

Je ne m'attarderai pas davantage sur les résultats d'une recherche en cours dont j'ai rendu compte plus longuement ailleurs³¹. Je n'y renvoie ici que pour montrer qu'il est possible de fonder une analyse quantitative des objets de l'histoire sociale sur la base d'une optique micro-analytique. Il me semble important cependant de souligner que la nature des processus que fait apparaître une telle analyse éclaire d'un jour différent les problèmes que posent l'analyse historique et la pertinence de ses descriptions. On découvre ainsi la centralité du concept de configuration. Dès lors que l'on renonce aux instruments classiques et que l'on observe les pratiques sociales en se fondant directement sur les données nominatives, il devient impossible de les formaliser selon un système unique. Il devient nécessaire de construire un espace complexe et marqué par des dynamiques micro-relationnelles. L'image qui s'impose est donc effectivement celle d'une configuration de points en évolution constante, sensible en même temps aux mouvements de chacune de ses composantes, à leurs structurations locales, et aux dynamiques que ces structurations engendrent. Il est donc clair que nous ne pouvons envisager l'existence de différents phénomènes sociaux qui se situeraient à des échelles différentes. Il importe en revanche de conceptualiser plus efficacement les dynamiques sociales engendrées par des mécanismes uniques mais qui, en s'inscrivant dans des configurations locales, diverses par la nature de leurs formes relationnelles, produisent des différenciations importantes.

C'est cette nature configurationnelle qui rend compte en profondeur de la discontinuité longtemps observée par les optiques micro-analytiques. Une même pratique, un même comportement recouvrent en effet une valeur qui peut être totalement différente selon les relations qu'ils peuvent entretenir avec d'autres pratiques, d'autres comportements, dans le cadre de leur environnement concret. L'approche micro-historique a sans doute sous-évalué les implications méthodologiques de tels phénomènes. Car il est clair que ces discontinuités se situent dans un espace qui, par définition, traverse les catégories classiques. À l'intérieur des mêmes catégories professionnelles, voire dans les mêmes lieux physiques, nous pouvons en effet observer des pratiques qui relient des ressources et des maillages sociaux hétérogènes.

À la lumière de ces éléments, il devient donc possible de mieux apprécier le statut du biais logique interne à la démarche micro-analytique qu'on évoquait plus haut. La devise prêtée à cette approche par Jacques Revel – « pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué »³² – est partant exacte, mais n'est pas justifiable. Tout comme dans le cas des approches macro-sociologiques, la complexité des modèles explicatifs me semble être le produit d'une inadéquation plus ou moins importante entre les instruments, les modèles et la nature des objets de l'analyse. Se situer clairement en dehors des modèles et des catégories classiques peut donc permettre de réduire ce biais et de « faire plus simple », tout en travaillant sur des objets et des phénomènes profondément complexes.

NOTES

- 1 Adeline Daumard, *Les Bourgeois de Paris au XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, 1970, p. 7.
- 2 *Ibid.*, p. 13.
- 3 *Ibid.*
- 4 *Ibid.*, p. 7 et 8. C'est moi qui souligne.
- 5 *Ibid.*, p. 10.
- 6 *Ibid.*, p. 69. C'est moi qui souligne.
- 7 *Ibid.*, C'est moi qui souligne.
- 8 *Ibid.*, C'est moi qui souligne.
- 9 *Ibid.*, pp. 69-70.
- 10 *Ibid.*, p. 70. C'est moi qui souligne.
- 11 *Ibid.* C'est moi qui souligne.
- 12 Cf. M. Gribaudo et A. Blum, « Des catégories aux liens individuels: l'analyse statistique de l'espace social », *Annales ESC*, 45 (6), 1990, pp. 1365-1402; et A. Blum et M. Gribaudo, « Les déclarations professionnelles. Pratiques, inscriptions, sources », *Annales ESC*, 48 (4), 1993, pp. 987-995.
- 13 G. Levi, *Le Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989, p. 17.
- 14 *Ibid.*, p. 12. C'est moi qui souligne.
- 15 *Ibid.*, p. 13.
- 16 *Ibid.*, p. 11.
- 17 Ainsi dans la lecture proposée par P.-A. Rosental, *infra*, pp. 141-159.
- 18 G. Levi, *Le Pouvoir au village...*, p.71. C'est moi qui souligne.
- 19 *Ibid.*, p. 15.
- 20 *Ibid.*, p. 62.
- 21 *Ibid.*, pp. 64-65.
- 22 *Ibid.*, p. 65.
- 23 Cf. J. Revel, « L'histoire au ras du sol », préface à G. Levi, *Le Pouvoir au village...*, p. 1-xxxiii; et *supra*, « Micro-analyse et construction du social », p. 15-36; M. Abélès, « Le rationalisme à l'épreuve de l'analyse », *supra*, pp. 95-111.
- 24 Cf. J. Scott, "Statistical Representations of Work. The Politics of the Chamber of Commerce's", *Statistique de l'industrie à Paris, 1847-1848*, in S. Kaplan et C. Koepf, eds. *Work in France. Representations, Meaning, Organization and Practice*, Ithaca, Cornell University Press, 1986, pp. 335-363.
- 25 Cf. R. Darnton, *Le grand massacre des chats. Attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, R. Laffont, 1985.
- 26 Cf. G. S. Jones, « Rethinking Chartism », in *Languages of Class. Studies in English Working Class History, 1832-1982*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, pp. 90-178.
- 27 Je pense notamment aux recherches d'A. Cottureau sur les formes de justice au XIX^e siècle en France : « Justice et injustice ordinaire sur les lieux de travail, d'après les audiences prudhomales, 1806-1866 », *Le Mouvement social*, 141, 1987, pp. 25-59; *Id.*, « Esprit public » et capacité de juger. La stabilisation d'un espace public en France aux lendemains de la Révolution », *Raisons pratiques*, 3, 1992, pp. 239-272. Mais je pense aussi aux nombreux travaux développés dans le domaine de l'histoire des sciences sur les représentations et les formes de mesure du social; ainsi ceux d'E. Brian, *La Mesure de l'État. Administrateurs et géomètres au XVIII^e siècle*, Paris, A. Michel, 1994; d'A. Desrosières, *La Politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, Paris, La Découverte, 1993; ou encore de J.-C. Perrot, *Une histoire intellectuelle de l'économie politique*, Paris, éd. de l'EHESS, 1992.
- 28 Il s'agit des actes de mariage récoltés dans le cadre de l'enquête sur la mobilité et le devenir de 3 000 familles françaises de 1803 à nos jours, dirigée par J. Dupâquier. J'ai uniquement utilisé, pour ce travail, la banque de données qui a servi de base à la reconstitution généalogique. Cette banque, qui réunit les actes relatifs à la période 1803-1903, est conservée par le laboratoire de démographie historique de l'EHESS et est à disposition de tous les chercheurs intéressés.
- 29 Il est peut-être utile de souligner que, dans ce cas, il s'agit bien des déclarations professionnelles nominatives. Tout enregistrement est traité comme unique sans subir aucune codification « simplificatrice ». Ainsi la déclaration d'« employé » sera traitée comme différente de celle d'« employé de bureau » ou encore de celle d'« employé à la Caisse de consignation ».
- 30 Sur les problèmes spécifiques de la mesure et de la représentation graphique des proximités et des distances entre les dénominations professionnelles, cf. notamment, M. Gribaudo et A. Mogoutov, « Social Stratification and Complex Systems: a Model for the Analysis of Relational Data », in K. Shurer et H. Diedericks, eds, *The Use of Occupations in Historical Analysis*, Göttingen, Max-Planck-Institut für Geschichte, 1993, pp. 53-74.
- 31 Sur les premiers résultats de cette analyse, cf. M. Gribaudo, « Formes de stratification sociale et évolution temporelle. Un modèle configurationnel », in B. Lepetit, éd., *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, A. Michel, 1995, pp. 187-225.
- 32 J. Revel, « L'histoire au ras du sol », *op.cit.*